



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

---

## L'Europe est-elle née dans l'Antiquité ?

Stéphane Ratti

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1461>

DOI : 10.4000/anabases.1461

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 193-211

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Stéphane Ratti, « L'Europe est-elle née dans l'Antiquité ? », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 septembre 2011, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1461> ; DOI : 10.4000/anabases.1461

---

## L'Europe est-elle née dans l'Antiquité ?

STÉPHANE RATTI

---

LA DÉFINITION du sujet que j'ai choisi de traiter ici a une double origine: l'actualité européenne et un mouvement de surprise.

Le 1<sup>er</sup> mai 2004 l'Europe s'ouvrait à dix nouveaux pays qui frappaient à la porte de la Communauté européenne depuis plusieurs années. Il n'est sans doute pas inutile aujourd'hui de s'interroger sur les origines antiques d'un processus historique qui s'accélère.

Le mouvement de surprise est lié à la découverte du dernier livre de Jacques Le Goff. Cet ouvrage a été publié dans une collection intitulée «Faire l'Europe» et qui est coéditée par cinq grandes maisons européennes, à Paris, Munich, Oxford, Barcelone et Rome. L'ouvrage s'appelle *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*<sup>1</sup> La réponse de l'auteur est naturellement positive. Si l'auteur consacre trois lignes à Jérôme – en tant que traducteur de la Bible – et à peine plus à Augustin, en revanche aucune référence n'y est faite à l'Antiquité. La thèse centrale du livre est qu'après une tentative assez maladroite et finalement «avortée» sous les Carolingiens, l'Europe ne naît véritablement qu'avec l'An Mille. Cette vision me paraît réductrice et je vais tenter ici de montrer qu'il y a bien une ou des Europe quelques siècles plus tôt.

Pour être clair, je distinguerai la naissance de l'Europe géographique (point de vue des géographes antiques) de l'Europe comme berceau de la civilisation (point de vue de l'idéologie romaine). Cette opposition artificielle se résoudra, on le verra, dans une synthèse qui nous conduira à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, véritable moment, selon moi, de la naissance de l'Europe.

---

<sup>1</sup> J. LE GOFF, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, 2003.

## Naissance de l'Europe géographique

### *Europê*

Je prendrai un point de départ commode qui est un passage de Festus, que l'on date du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle. On trouve en effet toutes les hypothèses sur la légende d'Europe réunies dans une notice du *De uerborum significatu* :

*Europam tertiam orbis partem ab Europa, Agenoris filia, certum est appellari. Sed alii de amore Iouis in taurum uersi narrant : alii eam a praedonibus raptam, et nauem, quae Iouis tutelam, effigiem tauri, habuerit, in eam regionem esse delatam. Quidam ob pulchritudinem regionis per simulationem raptae filiae occupatam eam terram ab Agenore et Phoenicibus ferunt.* (p. 68 Lindsay)

«L'Europe, troisième partie du monde, tire son nom, c'est établi, d'Europe, fille d'Agénor. Mais d'autres parlent des amours de Jupiter transformé en taureau; d'autres rapportent que cette dernière a été enlevée par des pirates et que le navire qui avait pour protecteur Jupiter sous la forme d'une image de taureau, a abordé dans cette région. Certains rapportent que c'est en raison de la beauté de la région, qui ressemblait à la jeune fille enlevée <que l'on appela Europe> cette terre qui avait été occupée par Agénor et les Phéniciens.» (ma traduction)

La notice de Festus condense quatre niveaux d'explication:

– Le sens géographique (*tertiam partem orbis*); ce sens apparaît pour la première fois dans l'*Hymne Homérique à Apollon* (c. 600) et, dans ce texte fondateur, Europe désigne la Grèce continentale par rapport au Péloponnèse et aux îles. La tripartition du monde connu, j'y reviens dans un instant, s'imposera au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

– La légende: Agénor était roi de Phénicie (en Asie) et Europe s'est installée ensuite en Crète. La légende place l'Europe au cœur de la Méditerranée. Chez Pindare (*Néméennes* IV, 114), l'Europe désigne le continent qui part des colonnes d'Hercule<sup>2</sup>. L'ancrage de l'Europe dans le bassin méditerranéen est donc un acquis ancien.

– L'explication rationnelle: au IV<sup>e</sup> siècle l'héritage évhémériste est remis à l'honneur par les chrétiens, par exemple par Eusèbe de Césarée qui, dans sa *Chronique*, traduite par Jérôme, cite souvent Palaiphatos, le mythographe rationaliste disciple d'Evhémère. On a chez Festus le condensé de l'explication évhémériste: Europe a bien existé; c'est une jeune fille qui a été enlevée par des pirates et c'est la proue du navire, un taureau, qui a influencé la légende.

– L'explication étymologique enfin: Festus sait bien que le mot *Europê* est grec. En effet, *eurôpos* signifie «beau, agréable à voir», et viendrait de *eu* + *ôps*,

---

<sup>2</sup> P. FLOBERT, "L'émergence de l'Europe historique et culturelle dans l'Antiquité tardive", in D.C ONSO et N.F ICK (éds), *Mélanges François Kerlouégan* (Annales Littéraires de l'Université de Besançon), Paris-Besançon, 1994, p. 251.

«l'œil, la vue, le visage». C'est une étymologie probablement refaite<sup>3</sup> à partir de la légende d'Europe, fille d'Agénor, belle comme le jour, enlevée par Zeus déguisé en taureau (*Iliade* XIV, 321 sv.), ce qu'a fort bien deviné Festus.

## L'Europe chez les géographes antiques

### Les géographes grecs

Hérodote (II, 16 ; IV, 45), Polybe (III, 2, 37) et Strabon (II, 5, 28) opposent l'Europe à l'Asie et à la Libye. Leur vision du Monde est donc tripartite. Les frontières, pour eux, sont à l'Ouest, entre l'Europe et l'Afrique, Gibraltar, à l'Est, entre l'Afrique et l'Asie, la Mer Rouge (*Sinus Arabicus*) et au Nord, entre l'Europe et l'Asie, le Don (Tanaïs), parfois le Dniéper ou Dienpr (Borysténès). Certains vont plus à l'Est, jusqu'au Phase, en Colchide (Eschyle, fr. 191 N = 322 M). Dans ce schéma, l'Hellespont n'est qu'un prolongement, au-delà du Pont-Euxin, du cours du Tanaïs. La vision du monde d'un Plutarque (*Vie de Thémistocle* 16, 4) par exemple, pour qui le détroit constitue la frontière au-delà de laquelle Thémistocle repousse Xerxès en 480 et donc la frontière entre le monde grec libre et l'Asie, ne fait que reprendre l'héritage géographique hérodotéen.

Qu'en disaient les philosophes? Platon, dans le *Timée*, donnant la parole à Critias, qui lui-même tient ses informations de Solon, explique que la guerre que préparait la puissante Atlantide était une guerre contre deux continents: «les monuments écrits disent que votre cité (Athènes) détruisit jadis une immense puissance qui marchait insolemment sur l'Europe et l'Asie tout entières» (24 e). Mais la vision de Platon n'est pas binaire car, explique Critias, l'Atlantide, au-delà des colonnes d'Héraklès, s'étend sur une superficie supérieure à celle de la Libye et de l'Europe réunies (25 a). En outre la puissance des rois de l'Atlantide était telle que leur domination s'étendait, en-deçà du détroit (de Gibraltar), sur «la Libye jusqu'à l'Egypte» et sur «l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie» (*ibid.*). Ainsi il apparaît que pour Platon le monde en-deçà du détroit est composé de trois continents, l'Asie, la Libye et l'Europe.

On ne sait ce qu'en pensait Aristote, mais il est notable qu'Alexandre le Grand, si l'on en croit en tout cas le scholiaste de Lucain, qui cite un fragment des *Antiquitates rerum humanarum* de Varron, partageait la vision tripartite: *quidam (scil. diuidunt terrae orbem) in tris, Asiam, Europam et Africam, ut Alexander* (Varron 1302 H 3 = *comment. Lucan.* 9, 411).

Malgré l'existence d'une seconde tradition qui divisait la Terre en deux continents et qui, connue d'Hérodote (IV, 36), remontait à Hécatee de Milet

---

<sup>3</sup> C. MILANI, "Note etimologiche su *europa*", *Contributi dell'Istituto di Storia antica dell'Università del Sacro Cuore* 12 (1986), p. 3-11.

(c.500 av. J.-C.) dont l'ouvrage, *Periodos gês*, était en deux parties, la première consacrée à l'Europe, la seconde à l'Asie (dont font partie l'Égypte et la Libye <sup>4</sup>) (cette vision se retrouve encore chez Hippocrate <sup>5</sup>), on peut affirmer que le modèle tripartite est dominant.

### Les auteurs latins

L'héritage grec passe naturellement chez les auteurs latins. Le plus ancien des géographes latins et le plus pédagogue d'entre eux est Pomponius Méla auteur d'une *Chrorographia* précieuse que l'on date de 43-44 <sup>6</sup>. Pour lui, comme pour la majorité des auteurs grecs, la terre se divise en trois, le Pont-Euxin et le Tanaïs séparant l'Europe de l'Asie :

*Hoc mari (scil. Pontus Euxinus) et duobus inclutis amnibus, Tanai atque Nilo, in tres partes uniuersa diuiditur. Tanais a septentrione ad meridiem uergens, in mediam fere Maeotida defluit ; et ex diuerso Nilus in pelagus. Quod terrarum iacet a freto ad ea flumina, ab altero latere Africam uocamus, ab altero Europen [; ad Nilum Africam, ad Tanaim Europen]. Ultra quicquid est, Asia est. (I, 8)*

« Cette mer et deux fleuves fameux, le Tanaïs et le Nil, divisent la Terre entière en trois parties. Le Tanaïs dont le cours se dirige du septentrion au midi, aboutit à peu près au milieu du Méotide et, à l'opposé, le Nil se jette dans la mer. L'étendue de terre qui va du détroit de Gadès à ces fleuves, nous l'appelons, pour l'un de ses côtés Afrique, pour l'autre Europe [; jusqu'au Nil c'est l'Afrique, jusqu'au Tanaïs l'Europe]. Tout ce qui se trouve au-delà c'est l'Asie. » (trad. A. Silberman)

Pline l'Ancien, dans son *Histoire Naturelle* publiée sans doute entre 77 et 79, utilisera Méla comme source et reproduira son schéma tripartite: *terrarum orbis uniuersus in tres diuiditur partes, Europam, Asiam, Africam* (III, *praef.* 4).

### Varron

Le polygraphe occupe dans la tradition des érudits latins qui ont décrit l'Europe une position originale. Il est en effet le seul à considérer que le monde obéit à une bipartition plutôt qu'à une tripartition. Il ne connaît en effet que deux parties à l'univers, l'Europe qu'il oppose à l'Asie (*De lingua Latina* V, 31), le premier ensemble occupant le Nord, le second le Sud: *Asia enim iacet ad meridiem et Austrum, Europa ad septemtriones et Aquilonem*; « L'Asie en effet s'étend au Sud et vers l'Auster, l'Europe au Nord et vers l'Aquilon. » Dans cette répartition l'Afrique a été intégrée à l'Europe.

<sup>4</sup> Cf. F. JACOBY, *FGrHist.* 1 et le commentaire, p. 352-354.

<sup>5</sup> Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* 12 Diller.

<sup>6</sup> Cf. A. SILBERMAN, *Pomponius Méla, Chorographie* (CUF), Paris, 1988, p. XIII.

Je pense qu'il y a deux explications à ce changement par rapport aux Grecs.

La première explication est philosophique. La division de l'univers en deux continents est en accord avec la conception ionienne de la Terre comme un disque plat. Dans cet univers l'horizon est fixe et le mouvement du soleil délimite naturellement deux parties : une zone froide au Nord, l'Europe, une zone chaude au Sud, l'Asie.

Varron est ainsi pythagoricien et emprunte au philosophe de Samos (en Ionie) une conception binaire de la physique et, par conséquent, de la morale :

*Pythagoras Samius ait omnium rerum initia esse bina, ut finitum et infinitum, bonum et malum, uitam et mortem, diem et noctem. (De lingua Latina V, 11)*

«Pythagore de Samos dit que le principe de toutes choses est double: par exemple le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie et la mort, le jour et la nuit.»

Ce qui est étonnant c'est que cette philosophie devient vite chez Varron une vision du monde et même de façon très pragmatique un système de classement dont la portée est désormais méthodologique. Le livre V de *La Langue latine* est ainsi entièrement consacré aux mots, analysés selon un principe binaire absolu: étymologie et chose désignée par le mot (V, 2: *a qua re et in qua re uocabulum sit impositum*); mot en soi et formes prises par ce mot (déclinaison; conjugaison). Certaines catégories de la linguistique moderne sont ici en germe (signifiant/signifié; référent/paradigme).

Donc, comme l'univers est double (*De lingua Latina* V, 16: Ciel et Terre) et que le Ciel l'est aussi (*De lingua Latina* V, 17: l'éther avec les étoiles et le ciel proche), il faut bien que la Terre soit double (Europe/Asie).

La seconde explication est historique et idéologique. L'annexion de l'Afrique par l'Europe se comprend évidemment depuis la victoire de Rome sur Carthage et la réduction de l'Afrique en province romaine. Varron étant né en 126, vingt ans après la destruction de Carthage, mon hypothèse s'appuie sur l'observation que le polygraphe appartient à cette génération pour laquelle la disparition de l'ennemi africain est un fait acquis. J'ajoute ceci : après Varron, je ne connais que deux textes à revendiquer l'annexion de l'Afrique par l'Europe. Ce sont Salluste (*Iug.* 17, 3) et Lucain IX, 411-413. Pour ce dernier, qui connaît bien la tripartition coutumière, l'Afrique est en réalité une partie de l'Europe:

*Tertia pars rerum Libye, si credere famae  
cuncta uelis ; at si uentos caelumque sequaris,  
pars erit Europae.*<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> «La troisième partie du monde est la Libye si l'on veut croire absolument ce qu'on dit; mais si l'on suit la direction des vents et du ciel, ce sera une partie de l'Europe».

Lucain semble bien ici suivre Salluste<sup>8</sup>. Les motivations des deux auteurs s'expliquent assez bien: pour l'historiographe, l'appartenance de l'Afrique à l'Europe justifie l'expédition de Métellus, puis de Marius contre le roi Numide. Les Romains ne font en Afrique que recouvrer leurs droits sur une région qu'aucune vraie frontière ne sépare de Rome. Quant au poète, il semble considérer l'Afrique comme une terre définitivement conquise par Rome, naturellement rattachée à l'Europe :

*In nemus ignotum nostrae uenere secures  
extremoque epulas mensasque petimus ab orbe*<sup>9</sup>.

### Antiquité Tardive

La bipartition inaugurée par Varron ne s'imposera pas et les auteurs latins héritent naturellement de la tripartition grecque qui survit jusque dans l'Antiquité Tardive.

### Ammien Marcellin

L'auteur des *Res Gestae* se conforme à la tradition héritée de Scylax de Caryanda (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., 68 Müller), Polybe (III, 37, 3), Strabon (II, 5, 5-7 ; XI, 1, 5), Pline l'Ancien (III, 3 ; IV, 78), Méla (I, 8) et Denys le Périégète (14 et 661 Passow) et considère le Tanaïs (le Don) comme la frontière entre l'Europe et l'Asie:

*Amazones ad usque Caspium mare porrectae circumcolunt Tanaim, qui inter Caucasia  
oriens rupes, per sinuosos labitur circumflexus, Asiamque determinans ab Europa, in  
stagnis Maeoticis delitescit*

«Les Amazones, qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne, vivent autour du Tanaïs ; jaillissant au milieu des rochers du Caucase, celui-ci coule en méandres sinueux, y forme la frontière entre l'Asie et l'Europe et se perd dans les marais méotides.» (XXII, 8, 27).

À l'Ouest du Tanaïs, les Sauromates dont le territoire est baigné par l'*Hister*, le Danube; à l'Est, les déserts de Scythie et les Alains (Ammien XXXI, 2, 13). Comme le Don se jette dans la mer d'Azov, les frontières dessinées par Ammien incluent dans l'Europe la Biélorussie actuelle ainsi que l'Ukraine, mais en excluent une bonne partie de la Russie: l'Europe d'alors ne va donc pas de l'Atlantique à l'Oural.

<sup>8</sup> *In diuisione orbis terrae plerique in parte tertia Africam posuere, pauci tantummodo Asiam et Europam esse, sed Africam in Europa* (Iug. 17, 3).

<sup>9</sup> «Dans ces bois inconnus sont venues nos haches et nous venons chercher à cette extrémité du monde des plats qui nous régaleront.» (Lucain IX, 429-430).

Ammien est néanmoins le premier à enregistrer dans une œuvre littéraire un changement administratif d'importance, à savoir la création par Dioclétien d'une nouvelle structure, les diocèses, au nombre de douze, regroupant plusieurs provinces. Le nouveau diocèse de Thrace compte ainsi six provinces de superficie et d'importance modeste. Du Nord au Sud: la Scythie, la Mésie Inférieure, la Thrace, l'Hémimontus, le Rhodope et enfin l'Europe. Cette dernière a pour frontière à l'Est la Propontide (la mer de Marmara), du Bosphore à l'Hellespont et à l'Ouest l'Hèbre. La superficie de cette province est réduite; dans sa plus grande longueur son territoire n'excède pas 300 km. La province d'Europe au IV<sup>e</sup> siècle correspond donc à la partie européenne de la Turquie d'aujourd'hui.

Il ne fait aucun doute pour Ammien et ses contemporains que Constantinople est ainsi en Europe. Dès 371, Festus, écrivant pour l'empereur Valens, énumère les six provinces et ancre la seconde capitale de l'Empire en Europe: *Europa in qua nunc secundae arces Romani orbis sunt constitutae: Constantinopolis* (9, 4); «L'Europe dans laquelle la seconde désormais capitale du monde romain se trouve placée: Constantinople. » Quant à la Colchide de la mythique Médée, elle est dans tous les cas de figure en Asie, ce qui permet d'interpréter le voyage des Argonautes tel que le raconte encore Valérius Flaccus au second siècle comme un voyage d'exploration risqué et aussi comme l'intrusion de la civilisation dans un monde aux pratiques magiques et en partie sauvages.

### L'Histoire Auguste

Dans ce recueil de biographies rédigé à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, et postérieur aux *Res Gestae* d'Ammien<sup>10</sup>, le mot Europa apparaît quatre fois, toujours dans la *Vie d'Aurélien* de «Vopiscus»: *Aurelian.* 17, 2; 30, 4; 32, 1 et 32, 2. Il semble évident que l'emploi du mot en 17, 2 accolé à l'Hémimont désigne la province du Diocèse créé par Dioclétien<sup>11</sup>. Est-ce confirmé par 32, 2 où l'on trouve associé *Thraciae* et *Europa*? En ce dernier passage l'embarras du biographe (*interim res per Thracias Europam omnem Aureliano ingentes agente...*) qui semble laisser entendre que l'Europe est distincte des Thraces fait planer un doute: *Europa* désigne-t-il la province du diocèse<sup>12</sup> ou la partie orientale du continent européen, les Balkans<sup>13</sup>? En tout cas, cet emploi est bel et bien un anachronisme, de même que celui de *Thraciae* au pluriel attesté pour la toute première fois chez Ammien: la *Vie d'Aurélien* n'a certes

---

<sup>10</sup> S. RATTI, "L'historiographie latine tardive, III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle. Etat des recherches 1987-2002", *Pallas* 63 (2003), p. 223-229.

<sup>11</sup> F. PASCHOUD, *Histoire Auguste* V 1 (CUF), Paris, 1996, p. 112.

<sup>12</sup> Interprétation de PASCHOUD, *Histoire Auguste* V 1, p. 153.

<sup>13</sup> Ce que croit J. SCHLUMBERGER, "Europa in der Historia Augusta", in *Historiae Augustae Colloquium Bonnense*, Bari, 1997, p. 229-240.

pu être rédigée en 303-304 comme le laisse entendre la Préface en mentionnant le Préfet de la Ville Junius Tibérianus <sup>14</sup>.

L'*Histoire Auguste* comporte encore deux emplois de l'adjectif *Europenses*: *Aurelian.* 31, 1 et *Prob.* 13, 4: (*Probus*) *recepit deinde omnes Europenses exercitus qui Florianum et imperatorem fecerant et occiderant*; «il reçut ensuite la soumission de toutes les armées européennes, qui avaient d'abord proclamé Florian empereur, puis l'avaient mis à mort.» Il s'agit là du premier emploi du terme *Europenses* dans une expression qui n'a pas d'équivalent dans la littérature antique. Pour F.Paschoud, le biographe désigne de cette manière «l'armée de Tacite, formée évidemment de contingents occidentaux ou d'Illyricum» <sup>15</sup>. On voit ainsi que l'empereur Probus ainsi que son prédécesseur Tacite, deux Princes favorablement appréciés par le biographe, sont à la tête de troupes occidentales. La *clementia* de Probus envers les «armées européennes» de Florianus et l'héritage dynastique que représente le ralliement des troupes de Tacite, passagèrement égarées, à Probus, souligne l'ancrage politique occidental du règne de Probus qui s'ouvre alors.

### Le Panégyrique de Julien

À la même époque, la seule occurrence du mot *Europa* dans les Panégyriques latins figure dans le *paneg.* 11 (3), 27, 2 adressé à Julien en 362, Le panégyriste anonyme constate que Julien exerce désormais une domination universelle sur le monde connu et il cite les trois continents: *in pauculis mensibus diuino munere Libyae, Europae Asiaeque regnator est* («en quelques mois, par un bienfait des dieux, il règne sur la Libye, sur l'Europe et sur l'Asie»). Après sa victoire sur les Alamans (357) et alors même que Julien préparait sa grande expédition contre les Perses et qu'il était après la mort de Constance II (361) le seul Auguste légitime de l'Empire, cette énumération des trois continents vaut reconnaissance de la domination universelle du Prince: l'Empire Romain (Afrique, Occident et Orient qui ne sont plus distingués, contrairement à l'état de fait antérieur à la mort de Constance II) ne conteste plus sa domination; l'Asie lui est promise. On voit donc quelles sont alors les limites de la puissance romaine effective et que la conquête du troisième continent encore insoumis vaut domination sur l'*orbis terrarum* entier.

### Saint Jérôme et l'*Europa* d'Eumélos

La lecture des ouvrages historiques du IV<sup>e</sup> siècle – y compris les *compendia* – offre encore une référence fort curieuse à l'Europe. Il s'agit d'un passage de la *Chronique*

<sup>14</sup> Cf. F. PASCHOUD, *Histoire Auguste* V 1, p. 63.

<sup>15</sup> *Histoire Auguste* V 2 (CUF), Paris, 2001, p. 105.

de Jérôme, que je pense pouvoir dater de la fin 382<sup>16</sup>. En traduisant Eusèbe, Jérôme a procédé à des ajouts et à des choix significatifs. Il a ainsi conservé une notice d'histoire littéraire qui figurait dans le texte grec:

*Eumelus poeta, qui Bugoniam et Europiam, et Arctinus, qui Aethiopicam composuit et Illi persin agnoscitur.* (Helm 87 c)<sup>17</sup>

«Le poète Eumélus, qui composa une *Bugonia* et une *Europia*, ainsi qu'Arctinus, qui composa une *Ethiopide* et une *Destruction de Troie* sont alors connus.»

Cette notice trouve sa place chronologique au cours de la deuxième année de la V<sup>e</sup> Olympiade, soit en 759. Plusieurs remarques doivent être faites :

– Eumélos (auteur d'une *Titanomachie*) et Arctinos sont des auteurs épiques dont les œuvres composent, avec d'autres, le Cycle épique grec élaboré au cours des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. L'*Iliou persis*, ou *Destruction de Troie*, appartient à ce cycle et a été composée par Arctinos de Milet.

– Certaines des œuvres du Cycle épique nous sont connues en partie grâce aux résumés qui figurent dans la *Bibliothèque* de Photios, résumés empruntés par le Patriarche de Constantinople à un ouvrage perdu, la *Chrestomathie* de Proclus (II<sup>e</sup> siècle). C'est le cas de l'*Iliou persis*, qui racontait la chute de Troie (le contenu du poème correspondait sans doute à celui du Chant II de l'*Enéide*) et c'est le cas de l'*Ethiopide*. Ce poème racontait la suite de l'*Iliade* et doit son nom au rôle central que jouait dans cette œuvre Memnon, le fils de Laomédon, frère de Priam. Memnon était donc le neveu du roi de Troie à qui il prête son secours au cours de la guerre. Memnon, enlevé dans son enfance par les Hespérides, régnait en effet sur les Éthiopiens.

– En revanche le contenu de la *Bugonia* et de l'*Europia* nous est absolument inconnu<sup>18</sup>.

Je voudrais faire ici quelques hypothèses à ce propos. Que signifie le titre *Bugonia* d'abord, qu'aucun autre texte à ma connaissance ne mentionne? Un début de réponse se trouve dans les *Res rusticae* de Varron:

*Denique ex hoc (scil. boue) putrefacto nasci dulcissimas apes, mellis matres, a quo eas Graeci bugenes appellant* (II, 5).

«Enfin c'est du bœuf en putréfaction que naissent les abeilles qui produisent le très doux miel, d'où le nom de bugenes que leur donnent les Grecs.»

Mais comment est-on passé de *bugenê* à *bougonia*? Là encore il faut suivre la piste tracée par Varron. Dans le livre II des *Res rusticae*, un dénommé Vaccius donne la réplique à Varron. C'est un spécialiste des bœufs, comme il y aura un peu

---

<sup>16</sup> St. RATTI, "Les sources de la *Chronique* de Jérôme pour les années 357-364 : nouveaux éléments", in B.P OUDERON-Y.-M. DUVAL (éds), *L'historiographie de l'Église des premiers siècles*, Paris, 2001, p. 447-449 et "L'historiographie latine tardive", p. 218.

<sup>17</sup> Il convient de corriger *persin* en *persin*.

<sup>18</sup> M. WELLMANN, s. u. *Eumelos* n° 12, *RE*, col. 1081.

plus loin un spécialiste des ânes, Murrius (II, 6). Mais avant de lui laisser exposer son savoir sur la question, Varron le met en garde et lui explique que sa contribution sur ce savant sujet se devra de respecter la dignité de l'animal et son prestige en Italie. Et Varron part dans un éloge du bœuf, brillant et érudit (II, 5, 3-4). Varrius, piqué au vif que l'on déflore son sujet et que l'on cherche à lui voler la vedette, s'indigne en proclamant sa propre science et en répliquant à Varron :

*Sed bono animo es, non minus satisfaciam tibi quam qui Bugoniam scripsit.*

Mais rassure-toi, je ne te comblerai pas moins que l'auteur de la *Bugonia* (II, 5, 5).

Les commentateurs n'ont jamais vraiment compris cette réponse. L'éditeur de Varron dans la CUF<sup>19</sup> livre sa perpexité sur la *Bugonia*: «Une œuvre de ce nom n'est pas connue de façon sûre. On peut du reste s'interroger sur le sens de *bugonia*, qui n'a pas d'équivalent en grec. S'agit-il de la naissance des abeilles à partir des bœufs ? ou de la naissance des bœufs eux-mêmes ?»

La *Bugonia* n'est évidemment pas une épopée consacrée à la naissance mystérieuse des abeilles, car c'est là un sujet plus bucolique qu'épique (il est d'ailleurs évoqué par Virgile). Le seul commentaire linéaire dont nous disposons pour Varron, celui de H. Keil, en latin, n'a pas plus compris que Ch. Guiraud ce que veut dire Varron. H. Keil<sup>20</sup> connaît la notice de Jérôme et se range à l'avis de ses devanciers, Scaliger (commentaire à Jérôme) et Saumaise (commentaire à Solin, lui-même commentateur de Plin l'Ancien), qui croient que la *Bugonia* d'Eumélos a un rapport avec la naissance des abeilles à partir des bœufs: *de generatione autem apum ex bubus scriptum fuisse carmen probabiliter coniecerunt Scaliger in Euseb. chron. l. c. et Salmasius in Solin. p. 859 (Keil, p. 172). Pire: H. Keil interprète à tort la réplique de Varrius comme la preuve que Varron lui-même n'avait aucune connaissance du contenu de la Bugonia : nihil compertum esse de scriptore carminis Varro indicat (ibid.).*

Or, c'est le contraire. Si on lit attentivement l'intervention préliminaire de Varron qui ne veut céder en rien sur le terrain de la compétition érudite avec son interlocuteur Varrius, on comprend qu'il tire son savoir sur le bœuf de la *Bugonia*, car précisément Varrius lui rétorque qu'il sera dans son exposé aussi bien informé que l'auteur de cette œuvre. Pour avoir une idée du contenu de la *Bugonia*, il suffit donc de lire ce que dit Varron qui résume sa source.

Le bœuf n'est autre que l'animal qui a donné son nom à l'Italie:

*Italia quae a bubus nomen habere sit existimata. Graecia enim antiqua, ut scribit Timaeus, tauros uocabant italos, a quorum multitudine et pulchritudine et foetu uitulorum (uitulus / italos) Italiam dixeunt (Res rusticae 2, 5)*

<sup>19</sup> Ch. GUIRAUD (CUF), Paris, 1985, p. 132, n. 19.

<sup>20</sup> H. KEIL, *Commentarius in Varronis rerum rusticarum libros tres*, Leipzig, 1901, p. 172.

«L'Italie, pense-t-on, tire son nom des bœufs. La Grèce ancienne, en effet, à ce qu'écrivait Timée, appelait les taureaux *itali* et c'est leur nombre, leur beauté ainsi que la production des veaux (*uituli*) qui leur fit donner son nom à l'Italie.»

Varron rappelle ensuite la présence d'Hercule en Italie: *ex Sicilia Hercules persecutus sit eo nobilem taurum qui diceretur Italus*; «Hercule y avait poursuivi depuis la Sicile un taureau bien connu appelé Italus.»

On voit donc que le sujet de la *Bugonia* s'ancrait en Italie et que cette épopée pouvait, par exemple, tirer une partie de sa substance des voyages d'Héraclès dans l'occident méditerranéen et contenir certains éléments sur le séjour italien du héros auprès d'Évandre. Je rappelle aussi que l'épisode des bœufs (le lien *bous/ Bugonia* y fait inmanquablement penser) de Géryon prend place dans l'île d'Erythie, laquelle était située dans l'extrême Occident, au-delà de l'océan et que Denys d'Halicarnasse (I, 35, 2-3) rapporte qu'Hercule aurait traversé le détroit de Messine pour venir en Italie en poursuivant l'un des bœufs de Géryon échappé en Italie.

Revenons, après ce détour qui n'est pas inutile, à l'*Europia* d'Eumélos. Le taureau cher à Zeus n'est pas ignoré des savantes digressions étymologiques de Varron. Dans la même page en effet des *Res rusticae*, le polygraphe, au cours de sa démonstration qui vise à prouver l'importance du taureau pour l'Italie, rappelle, par la bouche de Varrius, que cet animal était majestueux et que Jupiter lui-même n'avait pas dédaigné prendre son apparence pour enlever Europe: *praeterea scio hunc esse (scil. bouem) in quem potissimum Iuppiter se conuertit cum exportauit per mare e Phoenice amans Europam* (II, 5, 5). On peut donc faire une hypothèse: l'*Europia* d'Eumélos pouvait avoir pour sujet non pas l'enlèvement d'Europe, mais des événements liés là encore à l'Occident italien. Si je reprends mon hypothèse d'un cycle lié à Héraclès, pourquoi le poème n'aurait-il pas rappelé l'épisode des deux colonnes que le héros a plantées de part et d'autre du détroit de Gibraltar et qui marquaient la frontière entre la Libye et l'Europe?

Ainsi la notice de Jérôme paraît bien s'articuler en deux volets: un volet oriental avec les poèmes liés à la chute de Troie (*Iliou persis* et *Aethiopida*) et un volet occidental avec un poème à sujet italien (la *Bugonia*) et un autre à sujet européen (*Europia*). On aurait ainsi une bipartition littéraire entre l'Est et l'Ouest, les deux parties du Monde connu auxquelles Eusèbe-Jérôme prêtent la même dignité poétique. Il n'est pas indifférent que mon hypothèse s'appuie sur Varron, l'auteur même dont nous avons vu plus haut qu'il était le seul ou presque à diviser l'*orbis terrarum* en deux parties, l'Europe et l'Asie.

## L'Europe culturelle

### *Mare nostrum* et patriotisme italien

On sait bien que les Anciens se définissaient par leur appartenance à une communauté linguistique hors de laquelle étaient rejetés les non-Grecs, les non-Latins: les

Barbares. Cette communauté linguistique au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. était naturellement fondée sur le latin et le grec, je veux dire sur le bilinguisme. Il suffit de songer à la *sphragis* des *Res Gestae* dans laquelle Ammien se revendique comme *graecus* alors qu'il vient d'écrire en trente et un livres une histoire de haute tenue littéraire rédigée en excellent latin. La Méditerranée apparaît alors comme le cadre de la civilisation hors de laquelle sont rejetés dans les ténèbres extérieurs des barbares parfois sans nom. Mais quelle relation peut-on dès lors établir entre cette Méditerranée et la naissance de l'Europe?

Le texte le plus parlant à cet égard est la notice qui ouvre le livre III de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien consacré à la géographie. Pline annonce que la terre est divisée en trois parties, on l'a vu, et commence sa description par l'Europe, «à beaucoup près la plus belle portion de la terre» (III, 1, 1: *longe terrarum pulcherrima*). Passons sur la façon qu'a Pline de délimiter les frontières de l'Europe et intéressons-nous aux origines des contours européens. Il est tout à fait notable que pour Pline le continent a été dessiné par la Méditerranée ou plus exactement par l'Océan qui en pénétrant dans le détroit de Gibraltar a littéralement découpé l'Europe. La porte de l'Europe est à l'Ouest et c'est le *fretum Gaditanum*, le détroit de Gadès, ou encore Cadix: *origo ab occasu solis et Gaditano freto* (III, *praef.* 4); «le point d'origine est au coucher du soleil et au détroit de Gadès». Certains atlas contemporains portent encore, au Sud d'Algésira, la mention «Porte de l'Europe». Par là se précipite dans la Méditerranée l'impétueux et puissant Océan, qui, il faut s'en souvenir, est mythiquement un fleuve : *qua irrumpens Oceanus Atlanticus in maria interiora diffunditur*. C'est à partir de ce point originel que se dessine la tripartition des terres: à droite l'Afrique, à gauche l'Europe et en face l'Asie.

La vision de Pline est donc celle d'un parfait méditerranéo-centrisme. Ainsi le détroit de Gibraltar n'est-il pas vécu comme une frontière, mais une porte, un passage. La géographie administrative enregistrera dans les archives ce qui était inscrit depuis longtemps dans les mentalités puisque la Maurétanie tingitane appartient, depuis Dioclétien, au diocèse d'Espagne. Les colonnes d'Hercule (*ibid.*) sont la porte de l'Europe et ce continent se trouve une nouvelle fois ancré en Occident, mais non pas par le point d'attache, le Cap Finistère, en Galice, que mentionnent nos manuels de géographie élémentaire modernes. L'Océan qui perd son nom en Méditerranée est à l'origine de l'Europe par la puissance de son courant qui dessine les côtes et découpe des golfes au nombre de quatre. L'Europe est ainsi vue par Pline, dans une description d'une poésie visionnaire, comme une forme en creux; ses contours épousent ce que la Méditerranée n'a pas recouvert :

*Oceanus hoc quod dictum est spatio Atlanticum mare infundens et auido meatu terras, quaecumque uenientem expauere, demergens, resistentes quoque flexuoso littorum anfractu lambit, Europam uel maxime recessibus crebris excauans sed in quatuor praecipuos sinus.*  
(III, 1, 2)

«L'Océan précipitant ses eaux par le détroit dont on vient de parler et recouvrant les terres de son flot avide – lesquelles s'épouvantèrent de son arrivée – lèche aussi celles qui lui résistent en découpant de lignes sinueuses les littoraux; il découpe l'Europe en une multitude d'enfoncements ou plutôt en quatre golfes principaux.» (ma traduction)

Le continent est fils de l'Océan et l'Europe repose à sa naissance dans le berceau méditerranéen.

### Italocentrisme

Mais le méditerranéo-centrisme des Latins se rétrécit encore. Pline emprunte à Varron une conception de l'Europe centrée sur l'Italie. Cet italocentrisme est flagrant à la lecture de la notice de Varron: le paragraphe 32 du livre V du *De lingua Latina* décrit les nombreux peuples qui peuplent l'Europe. En fait, sur les huit territoires que cite Varron, huit sont... italiens: la Sabine, la Lucanie, l'Apulie, le Latium, l'Étrurie, le territoire de Préneste et celui d'Aricinus (V, 32). La progression que suit la description de Varron est en réalité un rétrécissement progressif qui finit par se focaliser dans les pages suivantes sur Rome (V, 41-54), puis sur les collines de la Ville (V, 53), puis sur le Palatin, centre de la Ville qui est au centre de l'Italie, qui est au centre de l'Europe. La description par son agencement même vaut démonstration. Pline l'a bien compris qui surenchérit sur sa source et écrit: *Europa, altrice uictoris omnium gentium populi, longeque terrarum pulcherrima* (III, 1, 1); «l'Europe est la terre nourricière du peuple vainqueur de toutes les nations et c'est de loin la plus belle des terres». Le romano-centrisme conquérant de Pline et l'idéologie impérialiste du zélé sujet de Vespasien et de Titus ont mis l'Europe au centre d'un univers perçu désormais comme annexé par Rome.

### Les Européens

Incontestablement quelque chose de décisif se passe pour l'Europe après la mort de Justinien (565) avec la conquête arabe. Une partie non négligeable de l'Europe orientale est toujours rattachée à l'Empire romain de Byzance, dont la fin est encore lointaine. La ligne de fracture désormais passe ailleurs: elle se situe entre le monde islamique et la chrétienté et non plus entre un Occident et un Orient qui cherche à rétablir une unité méditerranéenne à laquelle, depuis l'échec de Justinien, Byzance paraît avoir renoncé. L'Islam et les Berbères arabisés ont conquis la péninsule ibérique entre 711 et 719. Vient alors la bataille de Poitiers en 732 dont l'interprétation est discutée: simple escarmouche entre des corps avancés d'un Islam essoufflé et les maigres troupes de l'infanterie franque ou triomphe salvateur de la Chrétienté sur l'Islam. En tout cas la cavalerie de l'émir d'Espagne Abd-ar-Rahmân visait les richesses de Saint-Martin de Tours, comme elle avait pillé Autun

en 725, et elle fut stoppée. La source écrite la plus ancienne de cet épisode est la Chronique dite *Continuatio isidoriana hispana*, la continuation espagnole anonyme de la *Chronique* d'Isidore de Séville<sup>21</sup>, qui a été achevée en 754 (et dont il n'existe pas de traduction française à ma connaissance). Son témoignage est donc fort précieux en raison de la proximité de son auteur avec l'un des derniers événements qu'elle contient. Elle l'est aussi parce qu'elle donne sans équivoque aux Francs et à leurs alliés le nom d'«Européens», *Europenses*.

L'émir Abd-ar-Rahmân attend d'engager le combat avec Charles, roi des Francs (le texte est en partie lacunaire):

*Vbi dum pene per septem dies utriusque de pugne conflictu excruciant, sese postremo in aciem parant atque dum acriter dimicant, gentes septentrionales in hictu oculi ut paries immobiles permanentes sicut et zona rigoris glacialiter manent adstricti, Arabes gladio enecant. [Sed ubi gens Austrie mole membrorum preualida et ferrea manu per ardua pectorabiliter ferientes regem inuentum exanimant,] statim nocte prelio dirimente despiciabiliter gladios eleuant ; atque in alio die uidentes castra Arabum innumerabilia ad pugnam sese reseruant et exurgentes e uagina sua diluculo prospiciunt Europenses Arabum tentoria ordinata et tabernaculorum ut fuerant castra locata.*<sup>22</sup>

«Après qu'on eut attendu pendant presque sept jours, de chaque côté, dans l'angoisse d'engager le combat, enfin on se prépare à l'assaut et alors que l'on se lance furieusement au combat, les nations du Nord, à portée de vue, demeurent statiques comme une muraille et rangées comme un rempart d'une rigidité de glace: ils massacrent les Arabes à l'épée [...] Alors la nuit tombante interrompt le combat et, penauds, <les Arabes> rangent leurs épées; et, le lendemain, apercevant les campements innombrables des Arabes, ils se préparent au combat et sortant leurs épées du fourreau, au petit jour les Européens aperçoivent les casernements alignés des Arabes ainsi que l'emplacement de leurs baraquements.» (ma traduction)

On le constate, le chroniqueur (qui utilise encore une fois *Europenses* un peu plus bas) fait de la bataille de Poitiers un épisode digne d'une épopée antique. La recherche stylistique avec laquelle il décrit la bravoure des Francs et leur résistance courageuse, les images mêmes qu'il utilise (*ut paries immobiles permanentes sicut et zona rigoris glacialiter*) révèlent son souci de grandissement épique de la geste européenne. Une légende est née qui nourrira pendant des décennies les manuels scolaires français. Nous avons ici l'équivalent occidental d'un des premiers exploits européens, à savoir la victoire des Grecs sur les Perses de Xerxès, repoussés, disait Hérodote et à sa suite Plutarque, hors d'Europe vers leur Asie natale. Le chroniqueur anonyme a peut-être voulu fabriquer un pendant franc à la geste hellène. Poitiers sera le Marathon ou le Salamine des Européens. Sans vouloir forcer outre mesure l'analogie, on peut dire que la *Continuatio Hispana* insiste sur le rôle des Européens et en fait le peuple qui contraint ceux qu'on appelait les Sarrasins à se retirer au-delà des Pyrénées. On sait la portée identitaire des victoires collectives et on aurait

<sup>21</sup> Ed. Th. MOMMSEN, *MGH AA* 11, 2, Berlin, 1894, rééd. Munich, 1981.

<sup>22</sup> *MGH AA* 11, 2, p. 362.

tort de négliger celle de la bataille de Poitiers en invoquant les doutes qui pèsent sur sa réelle portée stratégique. On connaît en effet d'autres exemples de récit enjolivé dont la portée littéraire fut plus grande sur les mentalités que leur historicité.

### Élargissement des perspectives

J'arrête ici, en 732, ce panorama des métamorphoses géopolitiques de l'Europe afin d'établir fermement que la vision des médiévistes qui font naître l'Europe sous les Carolingiens au plus tôt est singulièrement restrictive. L'Europe a émergé, a vécu et s'est transformée dans les esprits, les représentations administratives et les mentalités collectives bien avant Charlemagne.

Je voudrais ouvrir enfin quelques perspectives.

### Le changement d'axe

Il y a un moment, entre le IV<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, où la représentation de l'Europe ne se fait plus selon un axe Est/Ouest mais bascule selon un axe Nord/Sud. La première direction est celle que privilégiait Pline l'Ancien lorsqu'il faisait de l'Océan pénétrant en Méditerranée le ciseau qui découpait les côtes et partageait le monde en trois continents: Europe, Afrique, Asie. Cette conception a irrigué de nombreux courants de pensée jusqu'à nos jours. On la retrouve par exemple exprimée brutalement, mais clairement, par une certaine politique française, en 1954, lorsque François Mitterrand, opposé au «colonialisme» français en Indochine, disait: «La France n'est pas d'Asie! Elle est d'Europe, elle est d'Afrique.»<sup>23</sup> Le changement d'orientation de l'axe que j'évoque commence à se faire sentir à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. En 375, trois années avant Andrinople, les Goths Tervinges, qui vivaient sur les bords du Danube, sont chassés par les Huns, alliés aux Alains. Ils demandent alors, au témoignage d'Ammien Marcellin, à l'empereur Valens le droit de vivre à l'intérieur des frontières de l'Empire<sup>24</sup>. En 376, les Wisigoths d'Alavivus et de Fritigern franchissent le Danube, sont désarmés par les Romains, sous la direction notamment du comte de Thrace Lupicinus, qui les répartissent en Thrace, dans les domaines où ils allaient travailler la terre. Il semble qu'ils aient alors pris le statut de colons «déditices». Pour Émilienne Demougeot c'est la première fois que des «déditices» sont installés au cœur de l'Empire et

---

<sup>23</sup> H. TERTRAIS, *Atlas des guerres d'Indochine*, Paris, 2004.

<sup>24</sup> Ammien XXXI, 4, 1: *missis oratoribus ad Valentem, suscipi se humili prece poscebant et quiete se uicturos se pollicentes et daturos, si res flagitasset, auxilia*; «ayant envoyé des parlementaires à Valens, ils réclamaient par une humble prière qu'on les accueillît, s'engageant à vivre pacifiquement et à fournir des auxiliaires, si la situation l'exigeait».

non plus dans des provinces éloignées des frontières. Le fait est donc inouï et il suffit de constater l'importance que lui donne l'historienne<sup>25</sup> pour comprendre qu'alors l'intrusion, consentie par les deux parties, des peuples barbares du Nord dans l'Empire romain modifie les perspectives : son ouvrage magistral ne s'intitule-t-il pas *La formation de l'Europe et les invasions barbares*? Le mouvement d'intégration plus ou moins pacifique des barbares dans l'Empire méditerranéen ne s'arrêtera plus. Théodose signera en 382 un traité avec Athanaric qui accordera aux Goths un statut de soldats fédérés et amis<sup>26</sup>. L'Europe ne se fait plus selon un axe Est/Ouest mais bien avec les envahisseurs du Nord.

### Le sentiment patriotique romain

Ce mouvement, l'opinion contemporaine le vit comme une conséquence de la défaite de 378, alors que, on l'a vu, il a débuté en 376. Andrinople devient comme le symbole de la fin d'un monde, la mort même de l'Empire. Jérôme achève sa *Chronique* à cette date, alors même, dit-il, que les barbares sont partout. Les derniers mots de sa Préface, rédigés en 382, sont éclairants :

*Quo fine contentus reliquum temporis Gratiani et Theodosii latioris historiae stilo reseruavi, non quo de uiuentibus timuerim libere et uere scribere – timor enim Domini hominum timorem expellit –, sed quoniam dibacchantibus adhuc in terra nostra barbaris incerta sunt omnia.*<sup>27</sup>

«Me contentant de ce terme (378), j'ai laissé les époques restantes de Gratien et de Théodose à un genre d'histoire plus élevé. Non que j'ai craint d'écrire franchement la vérité sur les vivants – car la crainte du Seigneur chasse la crainte des hommes – mais parce qu'avec les barbares qui se déchaînent encore sur notre terre comme des bacchantes, tout n'est qu'incertitude.» (ma traduction)

Les dernières années du IV<sup>e</sup> siècle voient alors naître et croître un vrai sentiment patriotique romain par réaction aux progrès des barbares dans l'Empire<sup>28</sup>. Il est illustré essentiellement par des œuvres d'inspiration païenne, mais aussi par des témoignages chrétiens : Ammien et l'auteur de l'*Histoire Auguste* appartiennent au camp des premiers ; Jérôme et Orose au camp des seconds.

Le devenir de l'Europe a basculé, et ses représentants les plus actifs appellent au sursaut. À la vision statique d'un monde immobile et éternel s'oppose désormais, dans certains esprits, une conception dynamique. Le poète chrétien Juvencus, dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle déjà, avait voulu montrer que rien ici-bas n'était

<sup>25</sup> É. DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, 1969, II, 2, p.139 et n. 21.

<sup>26</sup> DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe*, II, 2, p. 151.

<sup>27</sup> Jérôme, *Chronique* p. 7 Helm.

<sup>28</sup> P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1964, p.23-24.

éternel et que les Empires pouvaient mourir<sup>29</sup>. L'idée de progrès fait son apparition. Des écrivains imaginatifs et visionnaires savent que Rome ne peut survivre – ce qui passe par la destruction d'un ennemi ancien mais à nouveau actif, les Perses – que si elle se réforme. C'est le cas de l'auteur anonyme du *De rebus bellicis* (sous Théodose sans doute) qui appelle à un sursaut technologique afin de redynamiser l'armée romaine. Ses propositions de réforme, dont certaines, par exemple la réforme monétaire, auraient été salutaires, ne seront suivies d'aucune application pratique. Mais qu'on propose désormais de changer les structures est en soi une nouveauté. Le temps est loin où un Ælius Aristide chantait l'idéal d'un présent perpétuel dans un Empire inchangé<sup>30</sup>. Je crois que l'Europe qui se dessine avec l'incorporation des barbares correspond à l'émergence de l'idée de progrès.

Peut-être tient-on là une clef pour comprendre la politique de la Communauté Européenne aujourd'hui. Si l'Europe s'est toujours vécue comme dynamique, elle ne peut se concevoir comme un héritage. Les Européens seraient des inventeurs, des innovateurs qui vont de l'avant vers un élargissement des frontières et vers un avenir toujours plus rose que le présent. L'Europe aux yeux de beaucoup est plus une ouverture que l'acceptation d'un patrimoine. Peut-être trouvons-nous là l'explication du refus actuel exprimé par certains membres d'inscrire dans le préambule de la future Constitution Européenne la référence chrétienne.

### Europe et chrétienté

Je n'ai pas jusqu'ici abordé cette question centrale en partie parce qu'elle excède les bornes chronologiques que je me suis fixées. Mais il convient de ne jamais oublier que le Moyen Âge se sentira toujours plus chrétien – c'est-à-dire romain – qu'européen. Les barbares fédérés se convertissent rapidement au christianisme, mais ce sera à l'arianisme que diffusera l'évêque goth Ulfila, la religion même de Valens. Le germe de divisions ultérieures et sanguinaires est là, dans cette traduction orientée de la Bible en gothique de celui qui sera actif jusqu'à sa mort en 383. Car si l'arianisme disparaît avec la conversion de Clovis au catholicisme, la querelle du *filioque*, au IX<sup>e</sup> siècle, à l'époque du patriarche Photios, sera à l'origine du schisme de 1054 (Schisme de Michel Cérulaire). Les divergences doctrinaires entre catholiques et chrétiens orthodoxes – divergences que prolonge la séparation linguistique entre un Occident latin et un Orient hellénophone – a plus fait pour la division de l'Europe que l'invasion des barbares<sup>31</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle déjà Jérôme montrait plus d'affinités intellectuelles avec les vieilles idées romaines qu'avec

---

<sup>29</sup> *Euangeliorum libri IV, praef. V*, 2 Huemer (CSEL) 24, p. 1.

<sup>30</sup> Cf. les analyses d'A. SCHIAVONE, *L'histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, 2003, et le compte rendu de C. FOUQUET, *Commentaires* 104 (2004), p. 1022-1024.

<sup>31</sup> A. BESANÇON, "Les frontières de l'Europe", *Commentaires* 105 (2004), p. 6.

l'arianisme de Valens<sup>32</sup>. On peut donc considérer que les frontières de l'Europe ont coïncidé pendant longtemps avec les limites d'influence du catholicisme romain. La langue latine joue en ce domaine un rôle qu'on ne saurait minimiser. Par ailleurs, les contemporains de Poitiers, on l'a vu, ont fait de la victoire sur les Sarrasins une victoire européenne. Henri Pirenne considérait la conquête arabe qui avait coupé la route de la Méditerranée aux Carolingiens comme la cause du glissement du centre de gravité européen vers le Nord<sup>33</sup>.

Les médiévistes acceptent généralement l'idée que le patrimoine antique que redécouvrent les Alcuin et autre Paul Diacre à la cour de Charlemagne a forgé l'identité européenne. Cet héritage, ils le croient transmis par les deux grandes figures du VI<sup>e</sup> siècle, Boèce et Cassiodore. Jacques Le Goff va jusqu'à faire de l'auteur des *Variae* le père de l'«Europe du livre et des bibliothèques»<sup>34</sup>. Mais dans l'œuvre immense de ce dernier, toujours en attente d'un traducteur, n'apparaît pas une seule fois le mot Europe<sup>35</sup>. On néglige en outre, lorsqu'on fait de Cassiodore la figure tutélaire d'un Moyen Âge naissant, la dette du fondateur de Vivarium à l'égard de l'Antiquité classique<sup>36</sup>. En fait, l'encyclopédisme dont hérite de son côté Isidore de Séville et qui est bien un des fondements de l'Europe intellectuelle a lui aussi des racines antiques classiques. Le genre de la *Chronique* qu'ont illustré Cassiodore et Isidore est au cœur de la constitution d'une mémoire historique européenne en ce qu'elle nourrit la culture souvent lacunaire de nombre de souverains. Mais si ce genre après Isidore a, en Occident, de nombreux continuateurs latins jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle au moins, on oublie que l'inventeur latin du genre est Jérôme. À travers sa *Chronique*, ce sont ses sources et sa culture classiques qui survivent: Tite-Live, Suétone et d'autres encore. Quelle meilleure preuve apporter de l'indéfectible continuité de la mémoire historique? Certes les détails se sont estompés et les leçons ont été affadées ou travesties. Mais c'est le propre de toute mémoire.

<sup>32</sup> RATTI, "L'historiographie latine tardive", p. 218-219.

<sup>33</sup> H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, 1937, p. 166.

<sup>34</sup> LE GOFF, *L'Europe*, p. 31.

<sup>35</sup> Cf. Th. MOMMSEN, index des *Variae*, *MGH AA* 12, Berlin, 1894, rééd. Munich, 1981.

<sup>36</sup> Sur les éléments qui rattachent Cassiodore à l'Antiquité classique plutôt qu'ils n'en font un précurseur du Moyen Âge, S. RATTI, "Évolution et signification de la *ciuitas* au VI<sup>e</sup> siècle, d'Ennode à Cassiodore", in S. RATTI (éd.), *Antiquité et Citoyenneté* (Actes du colloque International de Besançon, 3-5 novembre 1999), Paris-Besançon, 2002, p.163-176.

Négliger l'héritage antique et faire table rase du patrimoine méditerranéen serait faire commettre à l'Europe d'aujourd'hui une faute: cela s'appelle l'oubli.

Stéphane RATTI

*Professeur de langue et littérature latines*

*Université de Dijon*

*10 A, rue de la Marseillaise*

*F-21000 Dijon*

*stephane-ratti@wanadoo.fr*